

LA GUERRE 1914 - 1918

VICTOIRE ET TRAGÉDIES

Antoine MENET
Angria FOURRIER-DUBART

Lorsque la guerre est déclarée entre l'Allemagne et la France en ce début d'août 1914, les hommes mobilisés qui partent " la fleur au fusil " ne s'imaginent pas que les hostilités dureront cinquante-deux mois. Les manuels scolaires, les ouvrages des historiens nous proposent des récits sur la gloire et l'horreur de cette épopée. Cependant l'épreuve vécue, au quotidien, dans les bourgs et villages de la région d'Ancenis, demeure quasi méconnue. Cet article comble en partie cette lacune.

L'EUPHORIE DU DEPART

« *Enfin, ça y est !* » C'est par ces quatre mots que le colonel Bouysson, commandant le 64^{ème} Régiment d'Infanterie, annonce avec enthousiasme la *nouvelle* à ses officiers rassemblés devant la salle des rapports.

Nous sommes le 3 août 1914 à la caserne Rohan d'Ancenis. Il est quinze heures. Une dépêche tombe : l'Allemagne déclare la guerre à la France. La nouvelle se répand d'une chambrée à l'autre, comme une traînée de poudre. Les militaires en permission et ceux qui accomplissaient des stages ont rejoint leurs unités dès la veille. En fin d'après-midi, Ancenis s'anime. Le soir, une retraite au flambeaux s'improvise. On y crie : « *A Berlin !* », « *Vive l'Armée !* » Des chants patriotiques dominent la rumeur festive. On n'avait jamais autant chanté la " Marseillaise " dans les rues d'Ancenis que cette nuit-là !

Le lendemain, la ville s'organise. Dans les bâtiments communaux et chez les particuliers les fantassins s'entassent - pour vingt-quatre heures - afin de laisser la place libre, dans la caserne, aux réservistes qui arrivent déjà. Le 6-4 partira le 5 août au matin par le train. Tous les appelés sont joyeux, le vin est de la fête !

Mais qui, dans ces premières heures du drame, aurait pu entrevoir les années de misère qui allaient suivre ? (*D'après le journal de campagne d'Albert Guichard, militaire au 64^{ème} R.I.*).



CORRESPONDANCE : LE COURRIER EST CENSURE

Entre les familles et les soldats retenus dans les tranchées, une correspondance assez fournie s'échange, avec la double mission de soutenir le moral des troupes et d'aider les Poilus à vivre. Ceux-ci sont peu payés et mal nourris. D'où la nécessité pour les familles d'envoyer aussi des colis. « *J'ai bien reçu hier votre colis qui m'a fait bien plaisir. Ce midi, j'ai reçu votre lettre qui, en plus de vos nouvelles, contenait un billet de cinq francs...* »

Pour écrire à leurs proches, les soldats en opérations doivent respecter plusieurs contraintes : d'abord utiliser les cartes militaires, ensuite tenir compte de la censure qui les limite à des propos vraiment anodins.

Correspondance des armées de la République.

Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication sur le lieu d'envoi, ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures. S'il en était autrement, elle ne serait pas transmise.

CORRESPONDANCE
DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE
.....
CARTE EN FRANCHISE
.....

l.a.r.a. N.17. — Modèle A' pour les troupes en opérations.

EXPÉDITEUR :

Nom et prénoms : *Bernard*

Grade : *Soldat*

Régiment ou Service : *102^{ème} Combattant*

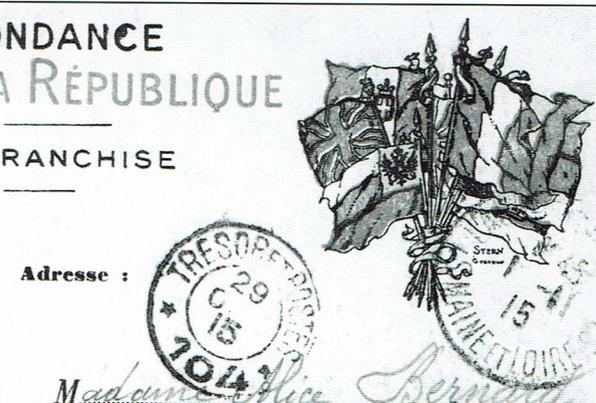
Compagnie, Escadron, Bataillon, Section, etc. : *4^{ème} C.C.*

Secteur postal n° : *102*

(Les indications ci-dessus sont à reproduire dans l'adresse de la réponse.)

Adresse :

Madame Alice Bernard
a St-Christophe-la-Couronne
par St-Laurent des Herbes
Meuse et Saire



LES PRISONNIERS

Les messages transmis par l'intermédiaire d'un camarade en permission disent des vérités plus cruelles. Tel cet extrait d'un prisonnier français en Allemagne : « *Dis à x... qu'il parle dans le journal des mauvais traitements que nous subissons et surtout de la faim que nous endurons car nous touchons un quart de boule de pain par jour, c'est-à-dire 275 grammes. Nous couchons dans des baraques en planches qui suintent l'humidité. Et malgré le froid terrible d'ici, on n'arrête pas de travailler aux terrassements, même si l'on est blessé. L'estropié seul est inemployé* ».

(Journal d'Ancenis 21 février 1915)

Dans les cahiers qu'il a rédigés à la fin de sa vie, Jean Richard, qui habitait alors la ferme de la Mabonnière à Oudon (avant de résider à la Freulière en Saint-Herblon), raconte comment se déroula une partie de sa captivité : « *Malgré les renforts renouvelés, notre compagnie se maintient à 60 hommes ; c'est bien peu. Le 12 novembre, par une ruse de guerre, par une nuit bien noire et pluvieuse, les Allemands passent avec leurs bottes longeant le marais (dans les environs de Dunkerque) et au petit jour nous sommes encerclés... au moment où on y pensait le moins. La journée, nous l'avons passée dans l'église de Rosendaël et le soir on nous emmène prendre le train à Courtrai. Sans les chiens je crois que je me serais évadé. Quatre jours après on débarquait,*

affamés, à environ 16 km au nord de Berlin, mais en prisonniers... Avec le camarade Hamelot nous avions convenu de nous évader, lui, bon nageur, devant nous faire passer les rivières sur un radeau ; c'était un peu fou et cela n'a pas eu lieu car il partit pour Stuttgart ...

Que dire de cette captivité de plus de quatre ans ? Ce fut très pénible jusqu'en février 1915. J'avais été pris avec seulement ma capote, rien au dessous et pendant l'hiver je grelottais, car en Allemagne il fait très froid. A manger c'était maigre, des betteraves ou des navets cuits à l'eau et souvent avec les feuilles. Moi qui ne pouvais avaler les navets, quoi manger alors ? Heureusement que j'avais caché 4 louis de 20 f et qu'à la cantine on vendait du sucre et du miel frelaté ainsi que de la farine. Je donnai 20 f à Pierre Lehy du Petit Boulais à Mésanger, c'était un bon camarade... J'avais caché mon couteau également. J'étais donc le seul à avoir un couteau pour couper le pain noir à deux cents que nous étions, et d'un pain il fallait faire huit parts bien égales. Le baquet de cent litres de soupe, il fallait le partager pour cent hommes bien également, ou alors gare ! J'avais accepté là une grande responsabilité, mais comme sergent, il fallait bien en assumer... ».



On oublie trop souvent que des hommes furent enrôlés en grand nombre dans les territoires colonisés : environ 182 000 Sénégalais, 173 000 Algériens, 80 340 Tunisiens, 49 000 Indochinois, 41 300 Malgaches, 40 000 Marocains... La guerre provoqua en eux un traumatisme violent à cause du déracinement, de la différence de climats, d'une langue pas toujours comprise, de l'ignorance du maniement des armes.

D'ailleurs, plusieurs révoltes éclatèrent en Kabylie au cours de l'année 1916, la population refusant le départ de ses hommes.

Un texte paru en juillet de cette même année fait état d'une curieuse guerre psychologique dans les camps de prisonniers français en Allemagne.



La Guerre de 1914.
L. C. H. Paris

Spahis marocains ramenant des prisonniers de Dixmude
Moroccan spahis bringing prisoners from Dixmude

(Coll. particulière)

La guerre totale

Ceux d'Afrique

Dans les camps de prisonniers, sous le ciel brumeux d'Allemagne, ils ont froid, ceux d'Afrique !

La nostalgie du ciel bleu, du soleil ardent, des sables dorés, de la mer chantante, les torture.

Ils ont froid dans leur cœur, selon l'expression de l'un d'eux... Pas de colis soigneusement expédiés par des mains dévouées... ils sont si loin !... et chez eux, là-bas, on est si pauvre ! Les ennemis leur disent que la France est vaincue, ou va l'être. Désireux de jeter dans l'âme fruste de nos chers soldats d'Afrique, la haine de notre patrie afin de diminuer ainsi notre influence coloniale, les Allemands leur répètent que nous nous moquons d'eux et ne nous soucions pas de leur misères.

Des Français ont dit : « Pensons à ceux d'Afrique ! » Des paquets sont partis vers les sombres camps et ont été accueillis avec des transports de joie. Les africains ont dit aux boches : « Toi menteur, France aime nous. Y a bon ! »

L'un d'eux m'écrivait : « Moi content, beaucoup plaisir, bon pain, bon France ! »

Le brigadier de spahis, Amed ben Amed ben Fahrat, m'envoie cette pittoresque missive.

Mon chère française,

J'ai moi reçu avec bien plaisir ton charmante lettre. Je envoie quelque mot pour tu vous faire savoir colis bien venu. Mon senté bon, ton senté bon mieux, je croire. Plus rien moi dire. Ce ton ami qui tu vous embrasse bien fort !... Prie toi pour moi cher bon Dieu ! //

Amed ben Amed ben Fahrat,
brigadier spahi,
camp de Zossen.



LA GUERRE EUROPÉENNE de 1914
386 - TOURNAI (Belgique)
Réoccupation de la Ville par les Français - Goumiers algériens

Article publié dans le *Bulletin paroissial de Varades*
en juillet 1916

TRAVAUX DES CHAMPS ET PERMISSIONS AGRICOLES

Tous les hommes valides ayant été mobilisés, le travail des champs incombe aux vieillards, aux femmes et aux adolescents. Il faut, vaille que vaille, nourrir les animaux, faire les moissons et les labours, couper et rentrer le foin etc... Quand la tâche est terminée dans une ferme, il faut aller aider les voisins ou les cousins. Peu à peu des cultures sont abandonnées. Emile Gaborit indique la superficie des terres déclarées en friches : 5 hectares à Maumusson, 10 à St Sulpice-des-Landes, 100 à Oudon, 235 à Pannecé.

Une mère de famille nombreuse, Marie Fourrier, agricultrice à St Sulpice-des-Landes, prend le temps d'écrire à l'une de ses filles pour lui donner des nouvelles de son frère Pierre, parti vers la Belgique.

« Ma chère Marie

29 août 1914

Tu dois dire qu'on tarde à t'écrire, mais comme on n'avait pas encore fini de battre, nous étions bien occupés ; aujourd'hui le père et Mélanie sont à battre le grain au père Jean Jeanneau. Nous avons eu 383 doubles de froment, 230 d'avoines et d'autres menus grains pas trop mal. Nous avons vendu notre taureau 530 fr pour la troupe aussi.

Nous sommes toujours inquiets pour Pierre... Dans sa dernière lettre datée du 17 août il nous disait que son armée allait rejoindre celle de Paris, la plus forte, commandée par le général Laurezac, l'ancien général de corps d'armée. A Sedan il y a une compagnie du 64^{ème} régiment qui a pris un officier et six soldats qui étaient à manger des betteraves. Ils leur ont donné de la nourriture. L'officier a mangé deux pleines gamelles de rata.. »

Un agriculteur mobilisé, inquiet pour sa ferme, conseille et dirige de loin les travaux saisonniers. A la fin de l'hiver : « - Aurez-vous assez de foin ? Les premières patates sont-elles plantées ? Les petits pois sont-ils semés ? Les rames pour ces derniers sont à Champ-rond. Pour les ramer le père André pourrait vous faire ça ? Avez-vous vendu le veau à Carroui ? Au sortir de l'hiver, les récoltes sont-elles prometteuses ? »

Plus tard « Est-ce que le blé est battu ? Si la petite génisse ne va pas mieux il faut vous en débarrasser... »

Les permissions de 6 ou 7 jours sont une préoccupation quasi-continuelle. Elles nécessitent une attestation du maire qui doit en certifier le bien fondé. A une certaine époque - du moins - il faut une certaine superficie pour y prétendre. Pour y arriver, on additionne la surface d'une autre petite ferme...

Les permissions agricoles aux hommes sur le front

Les prescriptions actuellement en vigueur ne permettent pas d'accorder des permissions agricoles aux territoriaux et réservistes territoriaux en service aux armées. Peuvent seuls en bénéficier les mobilisés affectés à des formations de l'intérieur, non appelés à partir en renfort dans le délai d'un mois, à l'exception des hommes de la classe 1917, et des engagés qui marchent avec elle.

Les hommes en service aux armées ne peuvent pas obtenir de permissions agricoles. Ceux en service dans la zone des armées, mais qui ne font pas partie des formations relevant du général en chef, peuvent demander des permissions agricoles dans les mêmes conditions que les hommes en service dans la zone de l'intérieur. Ils doivent présenter eux-mêmes leurs demandes à leurs chefs hiérarchiques.

NOUVELLES MILITAIRES

Les permissions de Vendanges

Sur l'intervention du ministre de l'Agriculture, le ministre de la Guerre a prescrit l'attribution d'une permission de vendanges de vingt jours à tous les viticulteurs en service dans les régions, à l'exception des hommes en instruction de la classe 1918 et des récupérés du service armé.

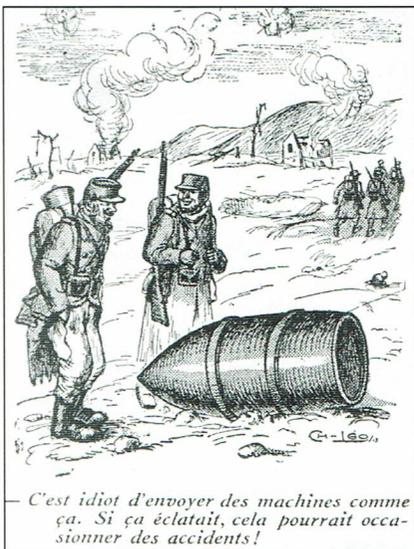
Il a, en outre, décidé la mise à la disposition des Commissions départementales dans les départements vinicoles de travailleurs militaires en équipes dans toute la mesure des disponibilités. En cas de nécessité, les équipes pourront être instituées même avec des hommes en instruction.

Journal d'Ancenis

16 septembre 1917

◀ 25 juin 1916

RIRE JAUNE POUR SOUTENIR LE MORAL



HUMOUR ANGLAIS

Pour son anniversaire, Bébé a reçu un jouet représentant un âne.
 — Comment allez-vous l'appeler ? demande son père.
 — Roi George ! répond l'enfant.
 — Oh ! non, dit le père, ce n'est pas à faire, ce serait une insulte à notre roi. Pourquoi ne pas l'appeler le kaiser ?
 — Parce que, réplique l'enfant avec indignation, ce serait une insulte à mon âne.

Paru dans le *Bulletin paroissial de Varades*
 en mai 1916

La gravité des événements
 et l'angoisse permanente
 qui tenaille chaque soldat
 n'empêche pas l'humour

(Coll. particulière)



Chaque corporation
 a ses coutumes,
 ses habitudes et
 son langage codé.
 Il se trouve que
 le jargon troupiier
 fut parlé par
 8 millions de
 mobilisés



NOMME CAPORAL DANS UNE TRANCHEE A VERDUN ...

Clément Geoffriault, dont la famille habite Saint-Géréon, a consigné les faits d'armes auxquels il a participé durant la guerre avec son frère Paul.

« J'ai décrit l'état du terrain profond, labouré, creusé. Des pluies diluviennes tombèrent et nous étions là dans une boue qui nous aspirait, qui nous recouvrait... Ceux qui en sont sortis garderont le souvenir épouvantable de nos pauvres camarades enlisés, mourant là. Et ils furent nombreux.

De tous les cauchemars vécus durant cette guerre, celui des boues de la Somme restera pour moi l'une des plus cruelles souffrances ».

Le 417^{ème} Régiment d'Infanterie auquel est affecté Clément Geoffriault se retrouve également en première ligne dans la bataille de Verdun. Dès la première attaque il reçoit en plein front la culasse d'une cartouche tandis que son compagnon tireur est tué sur le coup. Malgré le sang qui coule de sa blessure, le courageux soldat recharge sans arrêt le canon de sa mitrailleuse. L'attaque allemande est arrêtée et Clément Geoffriault nommé caporal en pleine tranchée.

Passé au 169^{ème} R.I. en mai 1917, il est de nouveau blessé dans l'Aisne. Couvert d'éclats d'obus sur toutes les parties du corps, il se retrouve à l'hôpital de Montdidier.

En ce début d'année 1917, son frère Paul est blessé également ; soigné à Poitiers, il est décoré de la Croix de Guerre et cité à l'ordre de la nation.

Après trois semaines de convalescence, Clément Geoffriault est envoyé de nouveau sur le front, à la lisière de Villers -Cotterets. Son régiment se retrouve face aux Allemands.

« L'ennemi avait bien percé le front et l'armée anglaise était en débandade. On nous fit venir pour boucher la brèche qui s'était formée.

Nous avions, tout le long de la lisière de la forêt, préparé notre défense. Et bien préparé... Heureusement !

L'attaque fut d'une violence incroyable. Nous avons réussi à briser cette attaque, à les refouler. Terribles heures. Terribles jours.

A la tombée de la nuit, (j'étais courageux, à ce moment là,) je dis à l'adjudant : « Dis donc, si on allait faire un tour sur le champ de bataille, voir ce qui s'est passé ?, voir si les morts et les blessés sont nombreux ? » Il ne voulait pas, parce que, disait-il, c'était de l'imprudence. Il avait sans doute raison, mais finalement nous sommes partis tous les deux.

Ce fut effroyable à voir. Les vagues allemandes s'étaient succédé et les hommes passaient sur les vagues précédentes, fauchés par nos mitrailleuses, et ainsi de suite, d'autres vagues arrivaient, si bien que des monceaux de morts se trouvaient là ».

« 17 juin 1918. Le secteur était calme, quand tout à coup un obus, un fuson éclate juste au-dessus de notre section. Ce fuson avait cette particularité qu'il éclatait en l'air et projetait une gerbe d'éclats brûlants vers la terre. Un éclat, gros comme une noix, me traversa le pied gauche ».

Hospitalisé d'abord à St Etienne puis à Chambon-le-Feugerolles, dans la Loire, c'est là que, vers la fin août 1918, marchant péniblement dans le jardin de l'hôpital, aidé de ses béquilles, il est averti d'une triste nouvelle : son frère Paul est mort au combat. Le voyant déprimé, le médecin militaire lui signe une permission afin qu'il puisse regagner sa maison et revoir ses parents.

« Me voilà parti, peu assuré et souffrant énormément. Je croyais passer par Bourges, Vierzon. Pas du tout, on m'a fait monter sur Paris ! Là il fallait changer de gare afin de prendre un train pour l'ouest. Je me demandais si je tiendrais le coup. Je ne savais pas ce qui m'attendait ! Je n'ai jamais pu trouver une place assise dans un wagon. Je n'ai jamais vu tant de monde entassé dans les couloirs. Malgré mes béquilles, personne ne m'a proposé une place assise. Serré, bousculé, épuisé, j'ai fini par arriver... »

LES BLESSES DE GUERRE

3 700 militaires malades ou blessés furent évacués et soignés à Ancenis d'abord à l'école primaire supérieure... puis à l'hôpital temporaire (Institution Saint-Joseph) .

A Oudon, le vieil hôpital reçut des soldats convalescents pendant deux ans.

De septembre 1914 à juillet 1916, 447 militaires furent soignés à l'hôpital de Saint-Mars-la-Jaille (lequel dépendait de celui d'Ancenis).

La caserne Rohan devint surtout un lieu de passage où se reconstituaient les unités combattantes.

Pendant la guerre, Ancenis adopta une petite commune des Ardennes ravagée de fond en comble par les hostilités : Bignicourt, située au sud de Rethel, près de Junville.



Guerre de 1914 — Ambulance Automobile E. M

Devant la longue durée de la guerre la Société Française de Secours aux Blessés Militaires adresse un nouvel appel : à la bienveillance des habitants de l'arrondissement d'Ancenis.

L'entretien de ses deux hôpitaux du Cercle Catholique et de l'Ecole Joubert nécessite une grande consommation des objets de lingerie dont le renouvellement s'impose en raison de l'usage constant et des dons faits aux blessés à leur sortie.

Le comité d'Ancenis sera reconnaissant de l'envoi de draps, chemises, serviettes, et de tous articles de lingerie qui lui seront adressés.

LE COMITE

(Journal d'Ancenis 21 février 1915)



LA GUERRE EUROPÉENNE de 1914

98 - Un dortoir de Soldats blessés - Hôpital de la Croix-Rouge française, rue de Bel-Air

L'INSOUTENABLE EPREUVE : LES DISPARUS

Aux familles de prisonniers de guerre

Nous sommes informés que depuis un certain temps, avec une intensité croissante, des photographies prises, du moins on l'affirme, dans les camps de prisonniers d'Allemagne sont exposées, avec invitation aux familles à venir s'assurer si sur quelques-unes d'entre elles ne se trouve pas un disparu recherché. L'ardent désir de ces familles de retrouver un des leurs ne les porte que trop à croire le reconnaître.

Il convient de mettre le public en garde.

Constamment le même prisonnier est reconnu par plusieurs, par beaucoup, comme étant le leur ! Les diverses vérifications auxquelles il a été procédé ensuite de ces prétendues reconnaissances ont démontré qu'elles étaient erronées.

Même avec les précautions les plus minutieuses ; assez d'erreurs sont inévitables. Que du moins on ne cause pas consciemment aux familles de fausses joies, source ensuite des plus cruelles déceptions.

(Journal d'Ancenis 29 juin 1916)

L'Union des familles de disparus

Petit Journal informe ses adhérents que la preuve est maintenant établie que malgré les dénégations boches les Allemands détiennent depuis plus de deux ans en Allemagne ou en pays envahis de nombreux prisonniers Français qu'ils privent de tous moyens de correspondre avec leur famille et qu'ils empêchent même de faire savoir à leur parents qu'ils vivent encore.

Le nombre dépasserait plusieurs dizaines de mille.

Si vous voulez mettre un terme à cette malheureuse situation, groupez-vous autour de nous en envoyant votre adhésion par courrier.

Union des familles de disparus (61, rue de La Fayette) Paris.

BUREAU SPÉCIAL DE COMPTABILITÉ DU 93^e

AVIS DE DISPARITION

Le Chef du Bureau spécial de comptabilité invite Monsieur le
Maire de *Varades (B^e Inf^e)*
à donner d'urgence à M. *Changre*

avis de disparition de *Changre Gustave, Louis*
Sergent au 29^e B. I.
Compagnie *11^e*

Matricules *06198/39* *Cl. 1909*

Disparu le *21 Mars 1918* à *Gargny-Filain (Seine)*

La Roche-sur-Yon, le

20 août 1918

LE CHEF DU BUREAU SPÉCIAL DE COMPTABILITÉ.

CEUX QUI NE SONT PAS REVENUS

En 1914, les 28 communes de l'arrondissement d'Ancenis totalisent 47000 habitants. Vingt trois pour cent des gens vivent agglomérés dans les bourgs et les chefs-lieux de canton. Le reste de la population est disséminé dans les villages et hameaux. Elle est en grande majorité paysanne. L'hécatombe de la première Guerre Mondiale sera de 1662 morts. (soit l'équivalent de la population actuelle des communes de Panecé et du Fresne-sur-Loire).

Plus de 1600 fois, on vit le maire, souvent accompagné du curé de la paroisse, partir dans sa carriole sombre. La tristesse sur leurs visages indiquait la gravité de la mission qu'ils accomplissaient. Vite reconnu, sur le parcours, les gens prostrés derrière les rideaux de la fenêtre retenaient leur souffle. L'angoisse grandissait au fur et à mesure que la voiture approchait... Chez qui va-t-elle s'arrêter ? Une fois la maison dépassée, un provisoire et silencieux sentiment de soulagement gagnait chacun. Puis l'on sortait dans la cour ou le jardin pour écouter le bruit des roues cerclées de fer afin de deviner vers qui la sinistre nouvelle serait portée.

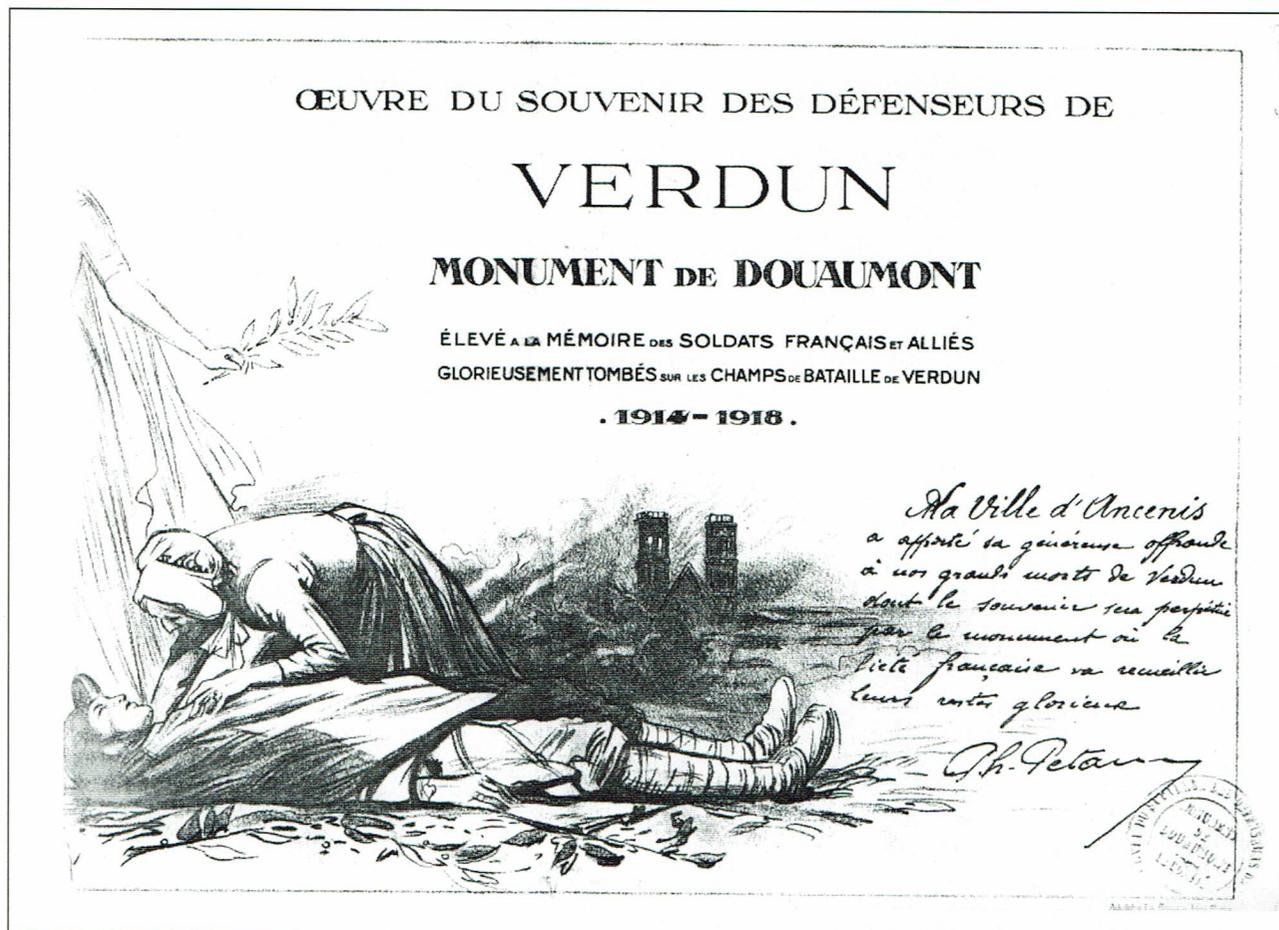
Il est des circonstances où la démarche dut être bien pénible à accomplir :

A Ligné : la famille Poirier du village de la Contrie eut sept fils mobilisés. Trois d'entre eux furent tués, deux le même jour et au même endroit à Curlepont, dès le 16 septembre 1914.

A Teillé : la famille Veillard fut des plus éprouvées. Leur fils Eugène fut tué en septembre 1914. En juin 1915, le même jour, Louis et Pierre périrent à Quennevières.

Au Pin : Mme Veuve Hubert eut cinq fils, deux petits-fils et deux gendres mobilisés. Sur les neuf soldats, six moururent à la guerre.

A La Chapelle-Saint-Sauveur : Mme Veuve Sécher, fermière à Haut-Molay eut sept fils et gendres sous les drapeaux. Quatre seront tués, les trois autres reviendront blessés.



11^e Région

Place d'Ancenis

DÉPÔT
du

64^e Régiment d'Infanterie

Circul^{re} Min^{ist}re du 22 décembre 1914

AVIS DE DÉCÈS

Ancenis, le 19 ^{4/5} 1916

Le CHEF DU BUREAU SPÉCIAL DE COMPTABILITÉ
du 64^e Régiment d'Infanterie, à Monsieur le Maire

Varades
Louis Luj

MONSIEUR LE MAIRE,

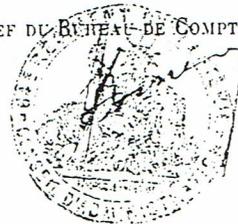
J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien, avec tous les ménagements nécessaires dans la circonstance, prévenir *Mme* *a Varades*

de la mort de *Joseph Abat*
664 Régiment d'Infanterie, *50* Compagnie, Matricule *01202/1492*
Recrutement de *Ancenis*, Matricule *98*, né le *11 Mars 1880*
à *Varades* fils de *Maurice*
et de *Maurice Chennouau*
Surmuse, Juge de Blois de June
a t amende 1/1 le 21 juillet 1916.

Je vous serai très obligé de présenter à la famille les condoléances de Monsieur le Ministre de la Guerre et vous prie de vouloir bien me faire connaître le résultat de votre mission en me retournant, après l'avoir rempli, l'accusé de réception ci-joint.

Veuillez agréer, MONSIEUR LE MAIRE, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

LE CHEF DU BUREAU DE COMPTABILITÉ,



Le 13 mai 1918 :

« Cher Papa, j'ai à t'apprendre une mauvaise nouvelle. France Daviau de la Roche est mort hier à l'hôpital de Fontenay-le-Comte. Sa femme et son beau-frère étaient allés le voir dimanche. Il était parti de l'hôpital d'Amiens du 29 avril. Si tu as encore la carte qu'il t'avait envoyée, mets-la dans ta prochaine enveloppe quand tu nous écriras.... On nous a même dit que tu avais été proposé au Conseil de réforme... ».

Saint-Sulpice-des-Landes, le 6 mai 1917 :

« Ma chère Marie, j'ai une bien triste nouvelle à t'apprendre aujourd'hui : notre pauvre Henri est mort. C'est Pierre Jeanneau de la Salle qui nous a avertis. Henri a été atteint par un obus à la tête et tué sur le coup. Jeanneau a pris ce qu'il avait sur lui et son porte-monnaie où il restait 6.50 F. Voilà tout ce que nous savons pour le moment. Ma pauvre fille, je t'assure que nous avons passé une bien triste journée. Ton père n'a pas quitté le coin du feu, il en est malade. Et les deux autres qui sont là-bas ! Jean a écrit, il est placé dans une compagnie de mitrailleurs comme était Henri. Peut-être que son tour n'est pas loin pour lui aussi ... Enfin que veux-tu, c'est la volonté du Bon Dieu, il faut l'accepter, nous n'y pouvons rien.

Allons ma chère fille, je te quitte, sois courageuse si tu le peux. Je t'embrasse de tout mon pauvre cœur brisé ».

Ta mère

La terre a bien payé. D'abord, elle échangea le peu d'or qu'elle possédait contre de la monnaie en papier. Ensuite ce fut le sang de ses fils.

	PAYSANS	ARTISANS COMMERÇANTS	FONCTION PUBLIQUE	PRETRES	OUVRIERS EMPLOYÉS	ETUDIANTS	MILITAIRES ENGAGÉS	DIVERS SANS PROFESSION DECLARÉE	PROFESSIONS LIBÉRALES	T.
Ancenis	41	33	2	1	23	7	19	6	1	139
Anetz	16		1						1	18
Mesanger	88	10	1				1			100
Oudon	42	11	2				1			57
Pouillé	27	5							1	33
St Géréon	20	6			1		6		1	34
St Herblon	76	4	1		1	1		3		86
Le Cellier	63	8	1	1	5	1		1		80
Couffé	57	4		1	2	1		1		66
Ligné	81	11	2		2	1		2	1	100
Mouzeil	24	15			1			1		46
Joue / Erdre	70	11		1					1	83
Pannecé	46	13							2	61
Riaillé	44	14			3	1	2	2		66
Teillé	40	6	2				1		1	51
Trans	25	5						1		31
Bonneuvre	25	2						1		28
Maumusson	43	5	1					1		50
Le Pin	46	3						1		50
St Mars-la-Jaille	49	18		1	1	3	1	5		77
St Sulpice	41	7			1			2		54
Vritz	53	4			1	1				59
Belligné	64	12		1			1	2		80
Chapelle / Sauveur	39	5	1					7		53
Le Fresne	13	6			4	1				24
Montrelais	20	5								25
La Rouxière	23	1								24
Varades	66	11	5	1	4		1	3	1	93
	1241 74.66 %	235 14.13	19	7	49	17	33	39	13	1662

Autres professions :

1 pêcheur à Oudon
5 mineurs à Mouzeil
1 mineur à Teillé
1 mineur à La Chapelle-Saint-Sauveur
1 mineur à Varades
3 hongreurs à Saint-Sulpice-des-Landes

TABLEAU RECAPITULATIF

RECENSEMENT	1901	1914	BOURG 1901	POPULATION ACTUELLE	MOBILISÉS	MORTS	% DE LA POPULATION
Ancenis	5175	5013	3278	6896	600	133	2.2
Anetz	793	727	161	1285	113	18	2.5
Mésanger	2631	2424	328	3068	510	100	4.5
Oudon	1667	1664	514	2353	224	57	3.5
Pouillé	692	644	129	672	99	33	5.15
St Géréon	939	901	172	2362	109	34	3.8
St Herblon	2575	2515	210	1921	459	86	3.5
Le Cellier	2529	2573	434	3139	360	80	3.2
Couffé	1927	1773	268	1805	295	66	3
Ligné	2615	2510	436	2730	430	100	3.75
Mouzeil	1369	1114	189	1190	176	46	4.20
Joué-sur-Erdre	2804	2806	439	1740	568	83	3.2
Pannecé	1517	1405	248	952	225	61	4.3
Riaillé	2131	2059	549	1754		66	3.2
Teillé	1654	1500	209	1271	271	51	3.4
Trans	2131	1022	221	666	175	31	3.1
Bonnoeuvre	826	785	221	532	178	28	3.5
Maumusson	1245	1122	183	833	222	50	4.45
Le Pin	1806	1211	247	602	295	50	4.13
St-Mars-la-Jaille	1806	1817	763	2114	418	77	4.25
St-Sulpice	1295	1151	253	596	204	54	4.75
Vritz	1501	1411	115	813	190	59	4
Belligné	1951	1887	333	1430	324	80	4
Chapelle / Sauveur	1021	1036	228	618	150	53	4.5
Le Fresne	814	724	322	734	104	24	3.33
Montrelais	832	797	183	587	80	25	3.13
La Rouxière	1150	1277	191	773	180	24	2
Varades	3086	3116	691	3225		93	3

La Roche-Blanche est comptée avec Saint-Herblon, commune dont elle dépendra jusqu'en 1950.

A BELLIGNE, UN DES DERNIERS POILUS VIENT DE NOUS QUITTER

Auguste Subileau est décédé le 15 novembre 1998 dans sa 103^{ème} année. Né en décembre 1895, il n'avait que dix-sept ans et demi lors de la mobilisation. Par deux fois le conseil de révision l'ajourna : fragile et trop maigre, il manquait de poids !

En 1916, il fut enrôlé comme palefrenier ; il demeura à son poste durant 9 mois.

En juin 1917 : le soldat Subileau fut muté au 44^{ème} R.I. Ce fut le Chemin des Dames, Montmirail, Verdun...

Il connut les poux, le canon qui fait trembler la terre, la faim : « *Une fois nous sommes restés deux jours sans boire ni manger. Les bombardements empêchaient tout ravitaillement* ».

Revenu à la vie civile, Auguste Subileau passa toute sa longue vie à travailler la terre dans sa ferme à Belligné. Il s'est toujours souvenu des histoires que ses grands-parents lui racontaient, évoquant la période troublée du pays tirailé entre les Bleus et les Chouans. ■

8 mai 1995 :
une décoration méritée mais un peu tardive



SOURCES :

La plupart des statistiques citées dans cet article sont extraites de l'ouvrage :
Les enfants du Pays Nantais et le 11^{ème} Corps d'Emile Gaborit.

REMERCIEMENTS :

- * à Maurice et Hélène Richard de Saint-Herblon,
- * à la famille Pierre Carroget d'Anetz,
- * à M. et Mme Laplanche de Saint-Géréon,
- * à Mme Andrée Rouaud d'Ancenis,

ICONOGRAPHIE :

pages 60-61-63-67 : collection ARRA.